

18 Sep 1977

LES ARTS PLASTIQUES

10^e biennale : information et discussions



La X^e Biennale de Paris s'ouvre aujourd'hui au Palais de Tokyo et au Musée d'art moderne de la ville de Paris. Fidèle à la tradition, elle s'attache à rendre compte des principaux courants de la recherche à travers le monde et les jeunes générations. Elle n'est pas pour autant, comme l'écrit son délégué général Georges Boudaille, délégué général, « un rassemblement de tendances hétéroclites mais une information réfléchie sur l'art en train de se faire ».

Cette fonction d'information — nous y reviendrons la semaine prochaine — s'exerce dans trois directions selon les organisateurs. L'une

s'attache à la « nouvelle peinture » d'après les années soixante et l'exemple de l'abstraction américaine, ainsi qu'aux travaux post-conceptuels qui débordent souvent, aujourd'hui, sur la réalité sociale ou politique. Une autre recense le « phénomène marginal » vécu par nombre de jeunes artistes sur un plan intimiste ou régionaliste. Une autre enfin propose une histoire de la vidéo en tant que mode d'expression, en distinguant la vidéo-sculpture, où le public est à la fois spectateur et acteur, de la vidéo-film où le public est seulement spectateur.

Une quatrième direction, qui se veut anthologique, nous invite à prendre connaissance de l'activité artistique en Amérique latine. Cette section ne pouvait offrir un panorama objectif de la situation de l'art et des artistes dans un continent bâillonné et mutilé par le fascisme. Elle prétend fournir « une base de discussion ». Curieusement, la responsabilité de cette section a été confiée au directeur du Musée d'arts plastiques de Montevideo (Uruguay), Angel Kalenberg. Dans un tel contexte, plusieurs artistes invités se sont interrogés sur le sens qu'ils devraient donner à leur participation. Ils en ont discuté. Les groupes mexicains ont décidé de s'en expliquer publiquement dans un catalogue parallèle où on peut lire leurs raisons d'être présents à cette X^e Biennale de Paris. Entre autres, ils livrent à la « discus-

sion » ce texte du grand écrivain Gabriel Garcia Marquez que nous reproduisons ci-dessous.

RAOUL-JEAN MOULIN.

Gabriel Garcia Marquez : Si j'étais peintre...

Les peintres mexicains, dont les noms sont inscrits dans le présent catalogue, ne désiraient pas participer à la Biennale des Jeunes de Paris, pour de graves raisons d'ordre politique. Le fait qu'ils aient maintenant accepté, et le sens dans lequel ils le font, méritent une explication.

Il paraissait inacceptable à ces peintres que, quand il y a tant de coordinateurs possibles en Amérique latine, les organisateurs du concours aient nommé un fonctionnaire officiel du gouvernement sanguinaire d'Uruguay. Le moins scandaleux que cela laissait à entendre aux bons ententeurs, et même aux mauvais, c'est qu'à l'ombre des infâmes dictatures des gorilles existe une ambiance propice pour les arts.

Alarma également ces peintres la directive de la Biennale répondant à leurs réclamations par l'argument suspect que le concours est apolitique. En premier lieu, en ces temps funestes pour notre continent où le fascisme avance à pas de bête géant, on ne peut rien faire qui ne soit pas, d'une manière ou d'une autre,

politique. En second lieu, l'expérience nous a enseigné que celui qui se déclare apolitique n'est rien d'autre qu'un réactionnaire à l'affût d'une bonne occasion. Ils voulaient dire, sans détours, qu'en Amérique latine les moyens termes se sont épuisés pour toujours.

Cependant, après l'avoir mûrement pensé, ces peintres, sages en plus d'être jeunes, considérèrent que ne pas participer à la Biennale présentait deux aspects négatifs. L'un était de laisser le champ libre à l'adversaire qui s'empresserait d'en profiter. L'autre était de favoriser l'idée injuste que tous les peintres participant au concours sont au service du fascisme en Amérique latine.

De telle sorte que leur décision finale me semble correcte : participer dans un espace physique et politique propre, et avec ce catalogue de déclarations. Si j'étais peintre, et jeune, bien sûr, je me trouverais à leurs côtés.

GABRIEL GARCIA MARQUEZ.

20 Sep 1977

LES ARTS PLASTIQUES

X^e biennale : persistance de la « peinture-peinture »

La X^e Biennale de Paris présente les œuvres de plus de 150 artistes de moins de 35 ans, soit un panorama diversifié de l'activité artistique dans quelque 25 pays (1). Comme les années précédentes, une commission internationale mise en place par Georges Boudaille, délégué général, assume la responsabilité des choix, qui ont été effectués parmi plus de 500 dossiers établis par un vaste réseau de correspondants.

Par vocation, la Biennale de Paris ne vise pas la consécration d'une avant-garde. Elle cherche, elle collecte, elle interroge et son programme tient plus de l'inventaire que d'un bilan équilibré. En prise sur l'actualité, elle se veut un lieu d'enquête sur les tendances de la recherche qui se font jour à travers le monde et la nouvelle génération. Elle entend exposer des situations individuelles ou collectives, voire régionales, mettre en discussion des expériences qui peuvent être déroutantes ou contradictoires, mais qui tentent de répondre aux questions que pose l'art actuel.

A ce titre, quelles que soient les insuffisances et les difficultés de toutes sortes — principalement budgétaires — la Biennale apporte une large information sur l'état présent des pratiques artistiques. Que cette information dérange ou déconcerte ne devrait pas nous en détourner. Car la Biennale a mieux à faire que de nous rassurer et l'ignorer entraverait gravement sa fonction exploratoire. A l'inverse, si on ne peut exiger tous les deux ans des ruptures ou des révélations radicales, il nous importe de connaître et de comprendre ce qui se dessine et se découvre chaque jour dans la complexité de l'art vivant.

C'est à cela que s'emploie précisément la Biennale, en s'attachant à

stimuler ce qui peut naître de certains phénomènes de persistance.

Ainsi l'affirmation de la peinture. Ou de ce que l'on appelle la « nouvelle peinture », la « peinture-peinture ». En fait, il s'agit de la peinture d'après la fin des années soixante qui, ayant procédé d'abord d'une déconstruction matérielle du tableau, s'engagea ensuite dans la voie ouverte par Matisse pour déboucher sur les principes formels de l'abstraction américaine des Rothko, Newman, Stella, Noland... Peinture de surface, qui joue sur la totalité de l'étendue et de l'amplitude du champ de la couleur, à partir de grands formats et d'ensembles sériels, visualisant le processus analytique du travail de peindre.

En France, si Bonnefoi et Thiolat formalisent par le trait l'espace pictural, Olivier Mosset en matérialise l'intensité expansive par une ample monochromie rouge, sous-tendue en filigrane par une trame répétitive

qui rappelle ses bandes parallèles. Avec Devade l'organisation formelle se produit par saturation chromatique de deux plans affrontés qui, tour à tour, se localisent et se fondent. Avec Irène Laksine la peinture est appliquée et étalée par glissements successifs et différenciés, tableau contre tableau. Mais nous retiendrons plus particulièrement la méthode de Jacques Martinez, pour qui le support, pris comme espace exclusif de représentation, devient l'objet d'un découpage et d'un assemblage géométriques, en même temps que d'un recouvrement intégral de la surface par striures répétées de pastel gras : l'unité plastique de l'ensemble se constituant par la progression toujours plus serrée des vibrations chromatiques de cette texture.

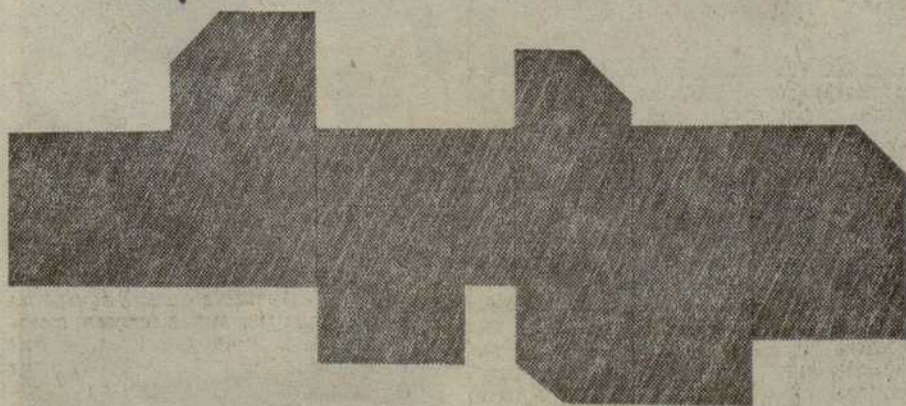
Ces disciplines de peindre se retrouvent plus librement observées dans les toiles imprégnées de couleur du Yougoslave Salamun, ou dans les réductions luministes de la Cana-

dienne Leslie Reid, qui proviennent de références spécifiques à un paysage. On les retrouve également, mais selon des systématiques plus rigoureuses, dans les travaux de l'Allemand Merz, du Hollandais Van Dijk, de l'Anglais Milow, du Japonais Shimizu ou du Yougoslave Tosodijevic dont les 20.000 lignes crayonnées oblitèrent le mur d'une longue bande noire.

Enfin, à l'exception des grands dessins en grisaille du Colombien Alvarez, le choix des peintures latino-américaines déçoit par son conformisme et ne paraît pas répondre — comme nous l'avons signalé ici-même (2) — au vœu de la Biennale, qui était de témoigner « objectivement de la réalité de la jeune création » dans ce continent. Toutefois, la participation brésilienne réserve des surprises, aussi bien dans les objets de Zillo ou l'environnement de Meireles, que dans les lectures polémiques de la presse quotidienne auxquelles se livre Herkenhoff. Cette démythification de l'idéologie dominante et répressive fonde la manifestation des trois groupes mexicains : Proceso Pentagono, SUMA et TAI, dont les présentoirs deviennent les dispositifs d'accusation de l'impérialisme et du fascisme ordinaire. Cependant que le groupe Tetraedro élabore un prototype d'architecture sur la base d'une figure traditionnelle d'un ancien mythe aztèque.

Nous aborderons la semaine prochaine d'autres aspects de cette X^e Biennale de Paris.

RAOUL-JEAN MOULIN.



Jacques Martinez : « Mur de Melka II » (1977).

(Photo André MORAIN.)

(1) Palais de Tokyo et Musée d'art moderne de la ville de Paris, avenue du Président-Wilson, jusqu'au 1er novembre.

(2) « L'Humanité » du 16-09-1977.